DISSERTATION

N° 114.

SUR LA MENSTRUATION,

SES ALTÉRATIONS,

ET SON INFLUENCE SUR L'ÉTAT PHYSIOLOGIQUE ET PATHOLOGIQUE DE LA FEMME;

Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 18 *juin* 1828, *pour obtenir le grade de Docteur en médecine;*

PAR ALFRED-CHARLES BIDOU, de Paris,

Département de la Seine.

Celui qui n'écrit que pour satisfaire à un devoir dont il ne peut se dispenser, à une obligation qui lui est imposée, a sans doute de grands droits à l'indulgence de ses lecteurs.

LA BRUYÈRE.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1828.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils, *Examinateur.*
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT, *Examinateur.*
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU, *Examinateur.* FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX, *Président.*
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉGAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON, *Suppléant.* BOYER. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Arvers.	Giéry.
Baudelocque.	Kergaradec.
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille, *Suppléant.*
Dance.	Ratheau, *Examinateur.*
Devergie.	Richard.
Dubois.	Rochoux.
Gaultier de Claubry.	Rullier, *Examinateur.*
Gébardin.	Velpeau.
Gerdy.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE

DE MON PÈRE.

A MONSIEUR

LANDRÉ - BEAUVAIS,

Doyen de la Faculté de médecine de Paris; Professeur de clinique médicale en la même Faculté; Médecin du Roi ; Membre de la Légion - d'Honneur ; Titulaire de l'Académie royale de Médecine , etc., etc

Témoignage de la plus profonde vénération.

A-C. BIDOU.

DISSERTATION

SUR LA MENSTRUATION,

SES ALTÉRATIONS,

ET SON INFLUENCE SUR L'ÉTAT PHYSIOLOGIQUE ET PATHOLOGIQUE DE LA FEMME.

Mulier propter solum uterum est id quod est.
VANHELMONT.

Uterus sexcentarum arumnœrum causa et omnium morborum in mulieres.
HIPP., *De Locis in homine.*

La femme présente dans son organisation un phénomène remarquable et constant qui la sépare entièrement des mammifères femelles qui se rapprochent le plus de sa nature; ce phénomène consiste dans l'écoulement périodique, par les organes génitaux, d'une certaine quantité de sang. L'utérus, organe si important dans l'économie de la femme par ses relations sympatiques, est le siége de cet écoulement, et son influence sur l'état physiologique et pathologique de la femme rend son étude très-intéressante.

On a donné à cette excrétion les noms de *menstruation*, *menstrues*, qui dérivent du mot grec μὴν, *mois;* et, dans le langage vulgaire, elle

est désignée sous les noms de *règles*, *mois*, *ordinaires*. Chacune de ces dénominations rappelle la même idée, celle d'une périodicité dans la reproduction du phénomène.

C'est par la surface interne de l'utérus, tapissée par la muqueuse génito-urinaire, qu'est versé le sang menstruel. En ouvrant des femmes mortes pendant la période menstruelle, on trouve les parois de l'utérus enduites d'une exsudation sanguinolente, et parsemées de quelques légers caillots; en exprimant son tissu, on voit le sang sortir des pores innombrables qu'on trouve à la surface de l'utérus, et, en raclant doucement avec le manche d'un scalpel le sang répandu sur cette surface, et en l'essuyant avec un linge sec, on ne tarde pas à voir se former une multitude de gouttelettes du même liquide. Bien que plusieurs physiologistes, s'appuyant d'observations authentiques, aient voulu attribuer exclusivement au vagin ou au col de l'utérus cette excrétion, parce que, dans quelques cas extrêmement rares, on aurait trouvé ce conduit et les grandes lèvres baignées de ce liquide, tandis que l'utérus se serait trouvé totalement sec, parce qu'il y aurait eu un écoulement pendant la gestation, la quantité d'observations en faveur de l'opinion contraire, et que chacun peut réitérer soi-même, suffit pour fair regarder l'utérus comme le siége le plus ordinaire et le plus probable de cet écoulement, sans rejeter l'existence de ces anomalies, dont on rencontre des exemples si multipliés dans l'étude de l'organisation humaine. Quant au second de ces faits, M. le professeur *Desormeaux* observe que le sang sort par l'orifice utérin, et peut être fourni par la portion de la surface utérine qui n'est pas recouverte par le placenta. Quelques autres, exposant comme originale une opinion qui n'est que le résultat de la fusion de toutes les autres, ont pensé que le sang était fourni par le col, le corps de l'utérus, la surface vaginale. Cette explication, tout à fait conciliante, n'est d'aucune espèce de valeur quant à la résolution de la question.

Parmi les faits qui militent en faveur de l'excrétion utérine, plusieurs sont véritablement remarquables :

L'amas du sang dans la cavité de l'utérus, dans le cas d'occlusion de son orifice ;

La sensation d'un liquide qui sort de cet orifice, que l'on éprouve très-nettement en portant le doigt dans le vagin d'une femme pendant l'écoulement menstruel ;

L'issue du sang par l'orifice utérin, observée à la suite de descentes de matrice ; une transsudation à travers une plaie du corps de l'utérus ou la cicatrice résultant de l'opération césarienne.

Il est difficile de déterminer si c'est par les veines ou par les artères qu'est fourni le sang menstruel. Quelques auteurs ont pensé que c'était par érosion ; mais cette opinion est presque entièrement abandonnée, et *Bichat* nie positivement la possibilité de ce fait (1). *Lister* pensait que le sang était versé par des cryptes glanduleux ; mais alors ces cryptes seraient donc d'une nature toute spéciale dans l'utérus, puisque tous ceux observés sur les autres muqueuses ont une autre destination, et fournissent un produit qui est partout le même. *Hygmore*, *Winslow*, *Méibomius*, attribuaient cette exsudation à l'extrémité perspiratoire des capillaires artériels. Le dernier de ces anatomistes avait vu le sang sortir de l'extrémité de ces canaux, et y avait introduit des soies. M. *Desormeaux* observe à ce sujet qu'il n'y a point de raisons pour admettre que le mécanisme de cette hémorrhagie diffère de celui des hémorrhagies des autres membranes muqueuses.

Après avoir étudié le siége et le mécanisme de la menstruation, on s'aperçoit qu'il y a bien peu de points de la physiologie menstruelle dont la détermination soit sûre ; en examinant les causes qui peuvent donner lieu à ce phénomène, on trouve encore plus d'obscurité et de contradiction dans les opinions des auteurs. Il s'agit de savoir pourquoi la femme seule, entre tous les animaux femelles, est sujette à cette évacuation, et quelle en est la cause déterminante.

Aristote dit que chez les femelles qui ne sont pas vivipares, le su-

---

(1) Anatomie pathologique, dernier cours de *Xavier Bichat*, par *A. Béclard.*

perflu du sang est employé à l'accroissement du corps, qui, sauf quelques exceptions, surpasse en grandeur celui des mâles; en outre, la production des écailles, des plumes, et, chez les vivipares, des poils, absorbe ce superflu du sang. Chez l'homme, où ces parties manquent, il a fallu que le sang fût réparti dans d'autres points de l'économie, aussi la femme fut-elle assujétie à la menstruation. L'homme a aussi un genre d'excrétions à lui propre : les varices, les hémorrhagies nasales, les hémorrhoïdes, sont plus fréquentes et plus persistantes chez l'homme que chez la femme; il n'est pas rare de rencontrer des hommes qui offrent des exemples d'une véritable menstruation; diverses surfaces muqueuses sont le siége de ces écoulemens, qui affectent la périodicité que l'on rencontre chez la femme. *De Haller* observe que les vaisseaux ont bien plus de fermeté dans les grands animaux que chez l'homme; que chez les femelles, l'utérus n'est ni spongieux, ni dilatable, et qu'il n'y a pas dans sa cavité d'orifices ouverts qui y versent du sang. On attribue aussi l'évacuation du sang à la situation perpendiculaire, et ce serait là une des causes qui rendraient le mieux raison de l'existence des règles chez les femelles de singes; ce qui, sans cela, serait difficile à expliquer, puisque ces animaux, recouverts de poils, rentrent dans les conditions exposées par *Aristote* et qui excluent la nécessité de cette évacuation.

Clifton Wintringham a fait des recherches sur ce point de physiologie, et, d'après ses expériences, il prétend que l'excès de force des artères par rapport aux veines est moindre chez la femme que chez l'homme, que les artères qui se rendent dans le bassin sont plus lâches, et que, par conséquent, elles sont plus facilement distendues par le sang qu'elles reçoivent du cœur, et qu'elles ne poussent point le sang dans les veines.

On a attribué ce phénomène de la sécrétion menstruelle à une fermentation du sang, soit dans tout le système ou seulement dans la matrice. M. *Lobstein* a adopté l'idée d'*Aristote* et de *Galien*, qui pensaient que lorsque la femme est arrivée à son entier accroissement, et la matrice parvenue à son plus parfait développement, elle est devenue

apte à recevoir le produit de la conception ; le superflu du sang qu n'est plus employé se porte à l'utérus, pour servir à la nutrition du fœtus ; mais, ne trouvant pas d'emploi, il s'écoule par l'orifice de l'utérus, jusqu'à ce qu'une grossesse vienne rendre sa stase nécessaire. *Simson* et *Astruc* admettent la pléthore locale ; tout le monde n'est pas d'accord sur la pléthore générale ou locale, et voici les motifs qu'allèguent ceux qui ne l'admettent pas ; ils disent que les femmes faibles où affaiblies par la maladie sont réglées et même abondamment. Un accoucheur célèbre dit à cela que la faiblesse n'exclut pas la pléthore sanguine et surtout la pléthore locale ; ensuite, que pour les femmes qui ne sont pas pléthoriques il faut faire attention à l'empire de l'habitude.

Plusieurs auteurs, et entr'autres *Lecat* et *Robert-Emelt*, admettent une phlogose amoureuse, des irritations de l'utérus qui appellent le sang dans cet organe, gonflent les vaisseaux, ceux-ci se contractent et l'écoulement à lieu. *De Haller* explique la cessation des menstrues par la rigidité trop grande des artères, qui ne leur permet plus de céder à la colonne de sang qui leur est envoyée par le cœur.

En considérant que la présence des règles (ce qui constitue la nubilité) est indispensable pour que la conception ait lieu, et que l'absence de ces mêmes règles, à l'âge de retour, suffit pour enlever à la femme la faculté d'engendrer ; ne pourrait-on pas supposer que l'ovaire, qui subit des changemens si notables dans ces deux circonstances, est la cause de la pléthore locale que je crois pouvoir admettre, et par suite de l'écoulement menstruel ; en effet, cet organe qui, à l'âge de puberté, prend un accroissement marqué, et qui, au contraire, à l'âge de retour revient sur lui-même, se flétrit, se durcit, s'atrophie quelquefois même ; ne pourrait-il pas, par ses corrélations avec l'utérus, être considéré comme la cause immédiate de l'écoulement menstruel, dont la présence et l'absence s'accordent si bien avec le temps où les ovaires commencent et cessent leurs fonctions. De même que chez l'homme, les testicules, à l'âge de puberté, après avoir franchi l'anneau, et une fois descendus dans le scrotum, éprouvent

un gonflement, un accroissement sensible, souvent même de légères douleurs, à cet époque où tout le système générateur, ressentant l'influence du développement de ces organes, prend un volume bien marqué, ou les artères spermatiques augmentent de calibre et les canaux afférens et déférens entrent en action; de même, ne peut-il pas se faire que les ovaires, que je suis loin de vouloir comparer aux testicules, mais dont le rôle, à raison des ovules qu'ils contiennent, est aussi important chez la femme que celui des testicules chez l'homme; ne se pourrait-il pas, dis-je, qu'ils fussent le premier mobile ou le premier excitant de cette phlogose, de cette pléthore locale, sollicitée, puis entretenue par leur développement, puis enfin, rendue constante par les causes énumérées dans les hypothèses de *De Haller*, *Clifton*, *Wintringham*, *Emelt* et autres.

Quant à la périodicité de la menstruation, l'idée qu'elle tiendrait à une réparation de la perte en vingt ou vingt-trois jours ne résout pas la question, d'autant plus que, dans les cas où il y a un écoulement faible ou très-abondant, on ne conçoit pas pourquoi la réparation a lieu dans un temps aussi régulièrement déterminé, et pourquoi elle a lieu plutôt par mois qu'à toute autre époque. Il est fâcheux, faute de raisons un peu solides, de ne pouvoir rejeter, avec tout le mépris que mérite tout ce qui tient au merveilleux, les effets de l'influence lunaire admise par *Roussel*. *Aristote* avait bien fait remarquer que l'excrétion menstruelle a lieu principalement pendant le décours de la lune, et *Vanhelmont* admet aussi une coïncidence entre la marche de la menstruation et le cours de la lune. La périodicité n'a rien d'étonnant, et l'étude la pathologie nous en donne des exemples journaliers.

Aucune race de femmes n'est exempte de l'évacuation menstruelle, et des détails plus précis ont prouvé qu'il y avait erreur de la part des voyageurs qui avaient annoncé qu'il existait des femmes dépourvues de menstrues.

Cet écoulement a lieu à la fois plus tôt et plus abondamment chez les peuples méridionaux que chez ceux des régions septentrionales.

La partie méridionale de la France nous offre déjà à ce sujet des différences sensibles ; dans les territoires élevés du septentrion, on voit souvent la menstruation reculée à l'âge de vingt-quatre ans. En France, la nubilité commence à peu près vers l'âge de quatorze ans, proportion moyenne. En Italie et en Espagne les filles sont nubiles à douze ans ; on les marie même à cet âge ; et l'on voit souvent à Smyrne des mères de onze et douze ans. En Abyssinie, elles sont souvent mères à onze ans, et au Sénégal on voit des signes de puberté à l'âge de neuf à dix ans. On parle de femmes d'Alger et de la côte de Malabar mariées à l'âge de huit à neuf ans, et devenues mères quelque temps après (1).

Cette précocité de l'éruption des règles chez les femmes de ces contrées paraît donc tout à fait en rapport avec l'ardeur du climat; leur jeunesse est courte, et si elles jouissent plus tôt de la qualité de femme, elles en sont aussi plus tôt privées. On retrouve cependant cette précocité chez des individus placés dans des régions qui paraissent loin d'être favorables à l'établissement de cette fonction : les Samoïèdes sont réglées à l'âge de dix ans et mères à douze, les Laponnes le sont vers douze ans : toutes les races polaires paraissent éprouver ce phénomène. Les Esquimaux, en Amérique, y sont soumis de même ; peut-être le peu de développement de leur corps, si exigu, leur nourriture fortement animalisée, leurs habitations souterraines et la chaleur concentrée peuvent accélérer l'époque de la puberté. La menstruation peut ne pas exister chez les femmes, et n'être pas pour cela suivie de stérilité ; d'autres fois, au contraire, la fécondité paraît tenir exclusivement à la présence de ce phénomène. *Haller* cite une de ses parentes qui, après son premier accouchement, n'a eu ni lochies ni règles. On cite plusieurs exemples de femmes qui n'auraient été réglées que pendant leur grossesse ; mais ces faits ne paraissent pas authentiques. Il y a eu des exemples de jeunes filles réglées à un âge très-tendre, et

(1) *Laugier de Tassy*, Histoire d'Alger.

même dès la naissance ; mais on a pris pour de véritables menstrues des écoulemens sanguins qui, quoiqu'affectant une sorte de périodicité, sont loin d'avoir les caractères et la régularité des menstrues. Il arrive souvent qu'un changement subit dans la manière de vivre supprime cet écoulement, comme on en a un exemple dans les filles de campagne qui viennent à Paris, ou dans les jeunes filles qui, ayant déjà leurs règles, quittent la maison paternelle pour entrer dans les pensions.

Quant à l'époque à laquelle cette excrétion disparaît, elle est fixée à peu près entre la quarante-cinquième et la cinquantième année. Mais il s'en faut beaucoup que ce terme soit fixe ; et sans parler des cessations prématurées, telles que celles dont parle *Piet*, qui cite, entr'autres, une femme qui cessa d'être réglée à l'âge de vingt-trois ans, on voit souvent les règles disparaître à l'âge de trente-six ou quarante ans ; on les a vues aussi se prolonger très-tard, par exemple, jusqu'à soixante, soixante-dix, quatre-vingt, et même cent ans. Quant au retour des règles après leur cessation, les auteurs, et M. *Desormeaux* en particulier, pensent que, dans bien des cas, elles sont dues à des affections organiques de l'utérus, dont les hémorrhagies en auraient imposé pour les menstrues, plutôt qu'à un rétablissement de cet organe dans ses fonctions.

L'éruption des menstrues s'annonce de la manière suivante : la jeune fille éprouve un malaise général, les mamelles se gonflent, s'accroissent quelquefois assez rapidement, et deviennent douloureuses ; elle sent de la tension, de la pesanteur et même de la douleur, des tiraillemens et une chaleur insupportable dans les régions lombaire et hypogastrique. La figure est aussi souvent le siége d'une vive rougeur et d'une chaleur insupportable, ou bien d'une pâleur remarquable accompagnée d'un froid glacial. Les parties sexuelles deviennent le siége d'un prurit incommode ; le clitoris se prononce, les nymples se tuméfient et deviennent rouges ; des poils, précédés d'un léger duvet, viennent ombrager le pubis. Le vagin se rétrécit par le gonflement de ses parois, et la membrane hymen se

distend ; le tissu du vagin acquiert une grande sensibilité. L'utérus, participant à cette phlogose, que plusieurs auteurs ont nommée *amoureuse*, *orgasme vénérien*, devient le siége d'une pléthore locale ; il se fait habituellement dans le commencement un écoulement de mucosités, puis enfin le sang se fait jour avec plus ou moins de peine, et la menstruation s'établit d'abord peu abondante et irrégulière, puis ensuite elle s'établit régulièrement. Son abondance, relative aux constitutions des sujets et à mille causes qu'il serait trop long d'énumérer ici, doit nécessairement varier. Des changemens très-remarquables se font dans l'économie : la voix, qui vers le commencement de cette révolution était rauque, devient plus éclatante et plus étendue à la fois. Le système pileux se développe avec énergie ; le mamelon rougit, devient proéminent ; les sens acquièrent une grande perfection, et les membres se forment, se modèlent, deviennent souples et gracieux. Tantôt cette révolution donne lieu à un amaigrissement sensible ou provoque un embonpoint jusqu'alors inconnus. Le moral de la jeune fille éprouve des changemens au moins aussi remarquables que son physique ; elle est tour à tour triste et gaie sans sujet. Ennuyée, dégoûtée de tout, elle est obsédée par des idées mélancoliques dont elle cherche en vain la cause, et dont elle ne peut se rendre compte ; des larmes viennent malgré elle mouiller ses paupières, et s'échappent abondamment ; elle voudrait éviter les regards ; elle désire, elle cherche la solitude : livrée au vague de ses sensations, elle éprouve à la fois un sentiment de bonheur, d'irradiation indicible, un besoin d'expansion, auquel succède brusquement ou par degrés une constriction pénible, un mal de tête, des éblouissemens, des palpitations ; trop heureuse encore quand des pleurs et des sanglots viennent soulager son cœur oppressé. Dans cet état, la jeune fille est souffrante au physique, au moral ; elle est malheureuse et vraiment à plaindre. M. *Virey*, dans son ouvrage sur la femme, semble avoir pénétré les secrets de cette jeune fille ; sous sa plume brillante et facile, l'être dont il nous dévoile les sensations s'anime et se montre à nos yeux ; il a dépeint l'incertitude et les combats qu'elle éprouve in-

térieurement avec cette vérité et cette finesse qu'on retrouve dans tous ses tableaux.

Je suppose que l'éruption des règles ait eu lieu sans de grandes difficultés, réservant de traiter ce point à l'article dismenorrhée, voyons quels phénomènes elles présentent. Leur durée varie beaucoup, elles durent ordinairement trois ou quatre jours, quelquefois huit et dix jours, au point que dans un mois des femmes n'ont à peu près que huit ou dix jours de rémission ; d'autres fois elles ne durent qu'un ou deux jours, souvent même moins. J'ai vu dernièrement à l'hôpital de la Charité une jeune fille chlorotique qui n'avait ordinairement ses règles que pendant trois heures. Quelquefois elles se montrent, s'arrêtent, puis reparaissent de nouveau. Chez la plupart des femmes, elles sont précédées de symptômes qu'elles reconnaissent très-bien, et dont quelques-uns sont permanens pendant la durée des règles, telles sont la céphalalgie, des douleurs de la région hypogastrique et lombaire. Chez d'autres femmes, elles s'établissent sans causer le moindre trouble.

La quantité du sang est aussi très-peu fixe ; il y a des femmes qui rejettent à peine quelques gouttes de sang, d'autres ont des règles si abondantes qu'elles pourraient passer pour des pertes. En général, les femmes grasses perdent moins que les maigres, et parmi ces dernières celles dont la constitution nerveuse et impressionable rend le caractère sensible au moindre choc ; chez elles, la menstruation paraît brusquement, s'effectue très-abondamment, les abat, les fatigue, et au bout de quatre ou cinq jours disparaît aussi brusquement, alors une violente migraine survient et dure plus ou moins long-temps. La quantité de sang a été évaluée, par *Hippocrate*, à deux cotyles dont l'évaluation faite par *Galien*, puis d'autres la mettent à dix-huit onces de nos mesures, ce qui paraît énorme et hors de probabilité, du moins pour nos climats ; *De Haller* l'estimait de six à douze onces ; *Dehaen*, qui s'est spécialement occupé de reconnaître la quantité qui s'écoule, prétend qu'elle est de trois à quatre onces, et qu'elle s'élève rarement à dix onces sans qu'il y ait quelque affec-

tion organique de l'utérus. On a remarqué qu'il y avait alternativement une période plus abondante et une moins; au reste, comme nous l'avons déjà observé, les femmes d'un tempérament nerveux et irritable sont réglées plus fort que celles qui sont froides et peu susceptibles de s'émouvoir. Les filles de campagne sont réglées bien plus tard et moins abondamment que les femmes de la ville ; et chez celles-ci, c'est le luxe de la table, la molesse et le défaut d'exercice qui paraissent rendre compte de cette différence. La quantité du sang est toujours petite dès les premiers jours, puis elle augmente peu à peu, et ensuite va en décroissant.

On a répandu mille contes plus absurdes les uns que les autres sur les qualités malfaisantes du sang menstruel. *Aristote* et *Hippocrate* disent qu'il est aussi pur que le sang qu'on tire d'un animal récemment tué; d'autres ont prétendu qu'il était corrompu, vénéneux, que son contact était nuisible. C'est, au reste, l'opinion qui règne dans le vulgaire, qu'il suffit de la présence d'une femme à l'époque de ses règles, dans un lieu où on prépare des substances facilement altérables, tels que le laitage, les différentes conserves de fruits, pour détériorer ces préparations. S'il y a quelque chose de vrai dans cette assertion, c'est que cet effet aura pu avoir lieu par l'impression de l'haleine de quelques personnes malsaines, ou qui l'avaient momentanément altérée, comme cela se voit chez beaucoup de femmes. On conçoit quel degré de confiance on doit accorder à l'idée qui mettait la cause de cette effet dans des émanations pestilentielles venant de ce sang, prétendu impur. Toutefois il existe chez certaines femmes, un état d'orgasme pendant la période menstruelle qui peut influer sur les sécrétions, et entr'autres l'exhalation cutanée, comme on en trouve des exemples; en général, si ce liquide présente quelque odeur, elle serait due à un défaut de soin plutôt qu'à une propriété naturelle. On dit que ce sang est ordinairement visqueux; *Haller* l'attribuait, avec raison, au mucus dont il est accompagné. Il est difficilement coagulable, selon quelques auteurs, et totalement dépourvu de fibrine. Mais, d'une part, l'analyse à fait reconnaître cette matière,

et des caillots trouvés dans le vagin des femmes qui étaient restées quelque temps dans la position horizontale prouvent que ce sang est coagulable.

L'époque à laquelle l'écoulement menstruel cesse est ordinairement très-variable : comme nous l'avons déjà dit, ce temps s'annonce toujours par des dérangemens plus ou moins remarquables dans la santé ; l'évacuation diminue graduellement, ou se rapproche des plus effrayantes métrorrhagies. Ce temps est en outre signalé, pour les femmes, par des malaises généraux : des chaleurs leur montent au visage, elles deviennent oppressées; elles acquièrent un embonpoint qui souvent leur est funeste ; c'est à cette époque qu'on voit souvent se manifester des apoplexies et mille autres maladies graves. Chez d'autres femmes, cette époque se passe sans le moindre trouble. Une fois ce terme passé, leur santé n'est plus chancelante, leur constitution paraît totalement changée ; leurs formes se prononcent plus, la voix devient rauque, souvent le menton se couvre de poils ; elles sont alors exemptes de toutes ces incommodités dont elles étaient affligées auparavant. Cet âge du retour, qui est regardé dans le monde comme si meurtrier, ne l'est réellement pas tant qu'on le croit ; et les hommes, sans éprouver des effets visibles de changement dans leur constitution, résistent souvent avec plus de peine à ces commotions que la femme, qu'elles paraissent menacer à tout moment. Ce fait est prouvé par les recherches de M. *Benoiston de Châteauneuf :* de ces recherches, il résulte que l'âge de quarante à cinquante ans est vraiment plus critique pour les homme que pour les femmes, et cela quel que soit le genre de vie qu'ils embrassent, qu'ils vivent dans la société ou dans la retraite, dans les camps ou les cloîtres. Cependant, comme on ne peut disconvenir qu'une certaine quantité de femmes ne meure, entre quarante et cinquante ans, des suites de la révolution qui s'opère en elles à cette époque, et que malgré cette cause de mortalité, qui n'existe point dans l'autre sexe, leur décroissement, loin d'être alors sensiblement augmenté, demeure toujours au-dessous de celui des hommes, quelle serait donc pour elles la force et la du-

rée de la vie, si la nature n'y avait attaché cette cause de mortalité? Cette époque se passe bien souvent sans phénomènes orageux pour beaucoup de femmes : alors il n'est besoin d'employer que quelques soins hygiéniques, qui servent plutôt de traitement prophylactique; souvent aussi la menstruation se change en une métrorrhagie effrayante, qui se prolonge pendant fort long-temps. En général, il ne faut point s'opposer à ce flux de sang, qui paraît très-nécessaire chez certaines femmes, et être un moyen employé par la nature pour éviter une explosion souvent fatale; mais il ne faut pas laisser trop se prolonger cette hémorrhagie, qui pourrait laisser les femmes dans un état anémique dont il serait très-difficile de les faire sortir. Le phénomène qui se présente le plus souvent est la pléthore sanguine, qui s'annonce par une foule de signes, tels que bouffées de chaleur au visage, des sueurs abondantes. L'utérus peut être affecté d'une phlegmasie chronique, de pléthore locale; chez les femmes d'une constitution nerveuse très-excitable, on voit alors s'exaspérer cette sensibilité, et arriver le cortége de toutes les affections auxquelles on a donné le nom de *vapeurs* (névropathie); de plus, il s'y joint d'autres maladies, telles que l'hystérie, l'hypochondrie, la mélancolie; d'anciennes maladies se représentent : souvent des phthisies arrêtées dès leur début, par l'établissement des menstrues, ont repris leur marche après leur cessation, et ont amené la fin des malades. C'est alors que se manifestent, au pourtour de la vulve et de l'anus, une foule de phlegmasies cutanées, et entr'autres le prurigo, appelé *senilis* ou *pudendi;* puis, à la figure, les pustules de la couperose, les furoncles, les érysipèles; le cancer de l'utérus et celui des mamelles, qui ont des rapports sympathiques si étroits avec cet organe, se montrent souvent à cette époque. M. *Desormeaux* a été amené, par l'observation, à penser que beaucoup des cancers de l'utérus pour lesquels les malades réclament les secours de l'art datent d'une époque antérieure à celle de la cessation des menstrues, et que ce n'est qu'à cette époque qu'on en a la connaissance, parce que les malades font alors plus d'attention à chacun des phénomènes qui se montrent chez elles, ou bien

que les accidens qui accompagnent la cessation du flux menstruel aggravent la maladie, qu'il était auparavant difficile de reconnaître. L'observation de ce médecin paraît consolante pour les femmes, d'ailleurs si mal partagées sous d'autres rapports, en ce que le développement du cancer, maladie si redoutable et l'effroi du sexe féminin, à plus d'un titre, ne serait pas regardée comme un résultat des plus ordinaires de l'âge critique.

Lorsque l'on veut éviter les accidens qui peuvent survenir à l'âge du retour, il faut, sans se soumettre spécialement à un traitement, observer certains moyens, que l'on conseille selon l'occasion. Chez les femmes pléthoriques, quelques boissons délayantes, un régime végétal et moins substantiel qu'à l'ordinaire, un exercice modéré mais régulier, l'absence des impressions fortes sur le moral, une habitation dans des lieux secs, sont autant de moyens tirés de l'hygiène propres à faire traverser aux femmes cette époque périlleuse sans accidens fâcheux. Parmi les causes excitantes que l'on doit surtout bannir, nous mettrons en premier lieu le coït, dont on doit user rarement, si même on ne le supprime pas tout à fait : peut-être l'exaspération des ulcères du col, leur dégénérescence cancéreuse, n'est-elle due qu'aux excitations répétées auxquelles ce col est exposé, lui dont la sensibilité est déjà si exaltée à cette époque. On doit faire usage de la saignée quand la nécessité le demande : mais on doit être réservé sur l'emploi d'un pareil moyen; car si on accoutume le système vasculaire à être fréquemment dégorgé, il en résulte une habitude qui contraint le médecin à revenir souvent à l'emploi du même moyen, ou bien expose la femme à des accidens, dans le cas où il voudrait n'y point avoir recours. Beaucoup de femmes sont dans l'habitude de se droguer à ce moment, pensant qu'il est important pour l'état futur de leur santé de se débarrasser des humeurs âcres qu'elles supposent exister chez elles ; dans cette vue, les purgatifs, et même les drastiques, sont employés avec profusion ; mais il est inutile de remarquer ici ce qui doit résulter d'une semblable pratique. Les femmes doivent aussi éviter de coucher dans des lits

trop mous et trop chauds, de s'enfoncer dans des coussins de bergères ou des oreillers, de prendre des bains de siége pour calmer l'irritation qu'elles éprouvent dans l'hypogastre : toutes ces choses, sans procurer aucun soulagement à leurs souffrances. ne feront qu'augmenter l'irritation du bassin en entretenant la stase du sang, et prédisposent par là la matrice à des engorgemens qui prennent promptement un caractère dangereux. Il est inutile de rappeler que les moyens varient tout à fait selon les constitutions différentes des malades, et qu'il est très-essentiel de les établir autant que cela peut être déterminé, afin de ne point appliquer les moyens de traitement sans risquer de n'obtenir aucuns résultats, ou même de n'en obtenir que de fâcheux.

De la dysménorrhée.

La dysménorrhée (*règles difficiles*) se montre souvent à la première apparition des règles, et à chaque époque de leur retour. La cause prochaine de la dysménorrhée est très-obscure; elle peut dépendre de vices de conformation, ce qui constitue la rétention des règles, ou de la constitution du sujet. Lorsqu'il y a imperforation, la cause est plus ou moins promptement reconnue, et en pratiquant les opérations nécessaires le mal disparaît de suite. Après la destruction de l'obstacle, il y a toujours écoulement d'une plus ou moins grande quantité de sang qui a perdu les caractères qui le distinguent habituellement ; il ressemble à de la lie de vin ou à du chocolat délayé ; il est poisseux, et d'une odeur plus ou moins repoussante. *Fabrice d'Aquapendente*, *Ruisch*, *Dehaen*, ont donné des exemples de cette cause de dysménorrhée ; ils se sont multipliés beaucoup de nos jours. L'étiologie de cette maladie, lorsqu'elle dépend d'une affection organique de l'utérus, d'un état squirrheux de ce viscère, est beaucoup plus difficile à établir. La constitution des femmes peut influer beaucoup dans le développement de cette maladie. Il est si difficile quelquefois d'établir en quoi la constitution peut gêner l'exécution de cette fonction, que ce moyen étiologique

est très-incertain; on a cherché à expliquer cette maladie par la disposition vicieuse des vaisseaux, un excès ou un défaut de sensibilité de l'utérus, une texture trop lâche où trop dense; les écarts de régime, le manque d'exercice, les affections morales, une faiblesse, reste d'une maladie antérieure, ont été données tour à tour comme causes de cette maladie.

Les symptômes de cette affection sont extrêmement variés, et ont lieu tour à tour ou ensemble; les uns se rencontrent chez des sujets et ne se manifestent pas chez d'autres; ce sont, la plupart du temps, des maux de tête, des vertiges, des épistaxis, de la toux, des hémoptysies, des douleurs dans les lombes, des lassitudes extrêmes dans les membres, des frissons; enfin le cortège de toutes les affections hystériques, chlorotiques, hypochondriaques, la cardialgie, l'entéralgie. Le symptôme le plus commun, et que l'on retrouve même chez les femmes bien réglées, ce sont les coliques, que l'on désigne même sous nom de *menstruelles ;* elles paraissent avoir leur siége dans l'utérus, sont quelquefois inflammatoires et accompagnées de chaleur et de tension à l'hypogastre; d'autres fois elles semblent être nerveuses, et se déplacent très-rapidement pour se porter vers l'estomac, la région du foie ou celle de la rate.

On peut distinguer les accidens de cette maladie, communs à beaucoup d'autres affections, à ce qu'ils paraissent avoir une périodicité dans leur réapparition ou leur exacerbation; tous ces accidens cessent en totalité ou en partie lorsqu'il paraît une quantité de sang plus ou moins grande. Les moyens de traitement doivent varier selon les causes de la maladie, quand elles peuvent être appréciées, et suivant les constitutions des malades.

Lorsqu'un obstacle semblable à ceux dont il a été fait mention au commencement de cet article peut être reconnu, ce qui n'est pas toujours très-facile, l'exploration des organes génitaux ne pouvant pas toujours être faite, on y remédie promptement par les opérations nécessaires; mais quand la malade est bien conformée, que la maladie ne dépend que de la difficulté avec laquelle la sécrétion s'é-

tablit, ce qui constitue la dysménorrhée proprement dite; c'est donc par un traitement interne qu'on a l'espoir de remédier à la maladie. Lorsque le sujet est faible et délicat, une nourriture abondante et confortative, un exercice approprié aux forces de la malade, fait par un temps sec et dans la campagne, et non dans les rues des villes, de l'eau ferrée pour boisson habituelle, sont les moyens hygiéniques le plus communément employés; les frictions sèches avec la flanelle sur le ventre, les cuisses et les lombes, sont d'un grand secours pour exciter et faciliter la circulation pelvienne. Lorqu'une irritation spasmodique du col de l'utérus paraît mettre obstacle à la sortie du sang, des bains généraux tièdes, des fomentations émollientes et narcotiques sur le ventre, des injections dans le vagin avec des décoctions calmantes, peuvent remédier à ces spasmes de l'utérus. A l'usage de ces moyens on peut ajouter celui des médicamens qu'on a préconisés dans ces sortes de maladie sous le nom d'*emménagogues*, tels que la rhue, la sabine, le safran, et une foule d'autres médicamens excitans, dont l'influence se fait souvent remarquer d'une manière plus fâcheuse pour l'économie que pour le système utérin en particulier : le fer seul et ses préparations paraît avoir une action qui mérite d'être observée; celle qu'il a sur l'hématose paraît rendre raison de son emploi dans la dysménorrhée. Les bons effets que je lui ai vu produire sur une jeune fille chlorotique, à l'hôpital de la Charité (Clinique de M. *Chomel*), justifient, pour moi, la confiance que lui accordent des thérapeutistes; cependant il manque souvent ses effets, mais en cela il ressemble aux autres agens médicinaux dont l'action est subordonnée à tant de circonstances. Outre une action spéciale sur le sang, il en a une véritablement tonique sur tous les tissus, en sorte qu'il est le seul auquel j'aurais recours dans la dysménorrhée, à moins qu'une disposition lymphatique très-marquée me parût réclamer l'emploi d'excitans plus énergiques, tels que le safran, l'armoise, l'absynthe. Ces médicamens demandent beaucoup de soins dans leur administration, afin de ne point porter atteinte à la santé, en général, par une excitation trop forte ou trop long-temps prolongée.

De la ménorrhagie.

Lorsque le flux menstruel devient d'une extrême abondance, à l'époque même des règles, et qu'il prend le caractère d'une hémorrhagie insolite, il est alors désigné sous le nom de *ménorrhagie ;* cet accident se montre ordinairement chez les femmes délicates, habituellement maigres et d'un tempérament nerveux. Comme il n'est pas facile d'indiquer le point où doit s'arrêter l'évacuation physiologique, on ne peut considérer celle-ci comme morbide que lorsqu'il y a des symptômes de réaction sur l'ensemble de l'économie, tels que l'affaiblissement de la malade ; la face devient profondément altérée, la sensibilité morale émoussée ou exaltée : c'est dans ce cas que l'écoulement qui a lieu doit véritablement attirer l'attention du médecin. Il est des femmes chez lesquelles l'évacuation menstruelle est tellement abondante, qu'elle les fatigue et les abat cruellement, et cependant sa durée et son abondance sont tellement essentielles aux femmes de ce tempérament, que la cessation ou même la diminution de l'écoulement amène des désordres bien plus marqués chez elles que son augmentation ; dans ces cas, où la menstruation est excessivement longue et abondante, elle se termine d'ordinaire d'une manière si brusque, et l'on peut même dire si nette, qu'à des flots de sang succède une suppression complète : il y a alors presque toujours quelque indisposition consécutive, et le plus souvent c'est une migraine, qui se manifeste presque aussitôt que les menstrues viennent à cesser, et qui d'ordinaire est très-forte et ne se dissipe que difficilement. Cette fonction physiologique, si facile pour bien des femmes, est un véritable état morbide pour d'autres, et souvent la moitié de chaque mois est employée pour l'accomplissement de cette pénible fonction, à cause des jours de souffrance qui précèdent et suivent l'évacuation périodique.

Lorsque, dans l'intervalle de l'époque de l'écoulement menstruel, il se manifeste un écoulement de sang par les voies génitales, on ne

peut plus être embarrassé sur la distinction de la maladie : l'écoulement menstruel n'ayant pas lieu, l'écoulement sanguin rentre dans la classe des hémorrhagies proprement dites, ou peut être un symptôme d'un accident plus grave, et prend le nom de *métrorrhagie.* L'hémorrhagie s'annonce à peu près par les symptômes suivans : lassitude, pesanteur dans les lombes, l'hypogastre; malaise, horripilations, tension, gonflement dans les hypochondres; il y a constipation, pâleur du visage, refroidissement des membres, fréquence du pouls; alors le sang se présente à l'orifice du vagin en assez grande abondance ou bien goutte à goutte; d'autres fois l'hémorrhagie peut être interne : alors, aux symptômes déjà énoncés se joignent l'augmentation de volume de la matrice, un sentiment de gêne, qui finit par devenir douloureux et ressembler aux douleurs de l'enfantement (coliques, tranchées), et qui est suivi de l'expulsion d'une plus ou moins grande quantité de sang coagulé.

Dans le cas d'hémorrhagie active, et qui est évidemment produite par la pléthore, une nourriture trop succulente, un exercice violent, une affection vive de l'âme, la suppression d'une autre hémorrhagie, d'une saignée habituelle, la malade se sent soulagée si l'écoulement est modéré; mais s'il devient trop abondant, ses jours peuvent être menacés d'une manière plus ou moins rapide, et la mort peut arriver au bout de quelques jours comme au bout de quelques heures : dans cette circonstance, la face, et surtout les lèvres, deviennent pâles; les yeux se ternissent et se ferment, la vue se trouble; il survient des bourdonnemens dans les oreilles, des vertiges, des défaillances, des syncopes; le pouls est petit, concentré ou mou; la respiration gênée, stertoreuse; et la malade meurt après avoir éprouvé tous les accidens qui accompagnent les hémorrhagie graves.

Mais si l'hémorrhagie est passive, et qu'au lieu des causes que nous venons d'énumérer le sujet soit faible et languissant, alors, bien loin d'éprouver du soulagement, comme dans l'autre cas, la malade se trouve promptement épuisée et tombe dans un abattement terrible; et si l'écoulement se prolonge le corps s'affaiblit, la prostration des

forces est bientôt suivie du gonflement des pieds, d'une infiltration générale, puis de la mort.

Si l'hémorrhagie, par les circonstances commémoratives et les accidens présens, ne paraît pas être spontanée, il faut chercher à reconnaître, par les signes qui leur sont propres, si c'est à un cancer, à un polype ou à quelque autre affection organique de l'utérus qu'elle est due, car, dans ce cas, c'est plus vers la maladie de cet organe qu'on doit diriger son attention que vers la métrorrhagie, qui alors ne devient plus qu'un phénomène purement symptomatique, bien qu'il soit très-important de reconnaître à quoi il est dû. Le toucher est dans cette recherche de toute nécessité, et peut jeter le plus grand jour sur le diagnostic.

Le traitement de la métrorrhagie varie suivant qu'elle est active ou passive. Dans le premier cas, après avoir soustrait la femme à l'influence des causes qui ont pu donner naissance, ou qui pourraient augmenter l'hémorrhagie, on la place dans une position horizontale, on ne la couvre point dépaisses couvertures, et on ne la met pas sur des matelats, mais bien sur un sommier de crin, un canapé ou lit de repos solide; on tâche qu'elle soit entourée d'une atmosphère fraîche et souvent renouvelée, et lui donnant quelque boisson acidule et froide, on la laisse dans cet état avec une tranquillité parfaite, point de bruit ni de mouvement autour d'elle. L'écoulement sanguin qui a lieu est un des meilleurs moyens pour faire cesser l'hémorrhagie? Si elle se prolonge trop, ou que des circonstances fassent désirer de l'arrêter, la saignée, que nous avons précédemment indiquée comme propre à favoriser l'écoulement sanguin dans la dysménorrhée, et qui alors agissait en facilitant la circulation, agit ici comme révulsive, et réussit souvent très-bien ; elle doit être faite au bras, peu abondante et intermittente. La saignée pratiquée à la salvatelle, conseillée par *Sennert*, a peu d'avantages. Si l'hémorrhagie ne diminue pas ou même ne cesse pas, il ne faut pas prolonger la saignée ou y recourir de nouveau, mais bien aux moyens locaux capables d'arrêter le sang. Dans cette vue, des applications de linges trem-

pés dans une eau froide et styptique sur le ventre, des injections d'eau très-froide dans le vagin et la matrice, ou même avec des décoctions de plantes astringentes, telles que le quinquina, les écorces de chêne ou de saule seraient indiquées. On parle de l'emploi des lavemens à la glace, les effets purgatifs que je leur ai vu produire me feraient craindre qu'ils ne remplissent pas le but qu'on se propose, à moins qu'une forte révulsion ne mit un terme à l'hémorrhagie. Des auteurs ont parlé de l'état faible ou disposé à la phlogose de certains organes qui feraient concevoir des craintes dans la suppression de l'hémorrhagie; mais je pense que la préhension de cet état morbide futur doit céder devant le danger imminent que court la femme, quitte à avoir une nouvelle maladie à combattre, mais dont l'évacuation sanguine abondante qui a lieu doit rendre l'invasion moins foudroyante. Enfin, si aucun moyen ne réussisait, il ne faudrait pas attendre un épuisement total avant de recourir à un moyen précieux, non pas d'arrêter l'hémorrhagie précisément, mais de réparer l'énorme perte de sang qui a eu lieu et qui va entraîner la perte de la femme; je veux parler de la *transfusion du sang*, conception ingénieuse, qui dans ces derniers temps a été exécutée plusieurs fois avec succès. Ce moyen n'est pas, à la vérité, d'un emploi très-commode, et demande plusieurs précautions, un peu d'habitude et une certaine dextérité; l'introduction de l'air dans la veine, accident qui n'est pas cependant toujours mortel, et la phlébite, sont les seuls accidens à redouter; et si je me trouvais en un semblable cas, j'y aurai certainement recours, en ayant soin de prendre toutes les précautions indiquées par ceux qui ont déjà mis ce moyen en pratique, et en m'aidant de personnes versées dans l'art médical, soin que l'on néglige trop souvent dans quelques opérations en apparence faciles, négligence qui fait échouer les efforts du médecin.

Lorsque l'hémorrhagie est passive, on sent que les moyens qui doivent y remédier sont bien différens; ainsi les saignées, les applications réfrigérantes ne sont plus ici de saison; des injections styptiques ou très-astringentes seraient seulement convenables, soit pour

exciter l'utérus ou déterminer la coagulation du sang. Si la constitution de la malade est éminemment débile, les boissons généreuses et alcoholiques, des infusions ou décoctions de plantes aromatiques et toniques sont nécessaires pour remonter les forces de la malade. La marche plus lente de l'hémorrhagie passive permet que ces moyens internes aient le temps d'agir. Le quinquina, le chêne, la ratanhia, la canelle, en général les plantes où prédomine le tanin, sont très-efficaces ; ou bien les plantes aromatiques dans lesquelles existe une huile essentielle, chaude et stimulante ; enfin des praticiens, et entr'autres le docteur *Sauter*, regardant la force contractile de l'utérus comme indispensable pour la cessation de cette dangereuse hémorrhagie, ont conseillé l'emploi de médicamens dont l'action stimulante sur l'utérus leur a fait donner le nom d'*abortifs;* il a employé la poudre de sabine à la dose de quinze à vingt grains trois fois par jour « non-seulement dans les pertes et les autres maladies de l'utérus, hors la grossesse, caractérisées par les noms d'*atonie*, d'*asthénie*, *faiblesse*, *défaut de contractilité* ou de *force de cohésion*, mais encore dans des pertes qui faisaient craindre une fausse couche chez les femmes grosses, etc., etc., » et avec un succès marqué. Ces moyens, dont l'emploi est justifié par le raisonnement qui établit les causes de l'hémorrhagie par atonie de l'utérus, pourrait être employé avec quelques chances de succès dans des cas graves ; enfin, la transfusion est pour le moins aussi indiquée dans ce cas que dans l'autre.

De l'aménorrhée.

L'aménorrhée n'est, à proprement parler, qu'un accident qui survient dans les phénomènes de la menstruation ; mais, par les désordres qu'elle suscite dans l'économie, elle devient une maladie redoutable. La cause immédiate de la suppression de ce flux nous est inconnue, et elle est souvent relative aux tempéramens. Les femmes sanguines, nerveuses et lymphatiques y sont plus ou moins exposées, selon les circonstances dont elles sont environnées. Quant aux causes occasionnelles, elles sont très-nombreuses et très-variées. Un exercice violent, l'impression

subite d'un air froid et humide, l'usage de boissons froides, un bain général ou partiel, surtout dans l'eau froide ; l'usage des astringens en injections dans le vagin, l'usage de boissons excitantes, une nourriture trop abondante, l'abus des plaisirs de tout genre, les veilles prolongées, les passions orageuses ; enfin, toute affection morale triste, une terreur subite ou bien une grande joie peuvent causer cette suppression. Les symptômes locaux sont une chaleur, une tension incommode, un sentiment de pesanteur dans les lombes et l'hypogastre, des coliques utérines, et pour résultat des maladies organiques, telles que la leucorrhée, la métrite aiguë ou chronique, le cancer de l'utérus.

Les symptômes généraux se réduisent à de l'abattement, des frissons ou bien une chaleur incommode, des sueurs, un *facies* pâle ou rouge et plus ou moins altéré ; et quant aux maladies auxquelles elle peut donner naissance, elles sont si nombreuses, qu'il serait tout à fait déplacé d'en faire l'énumération dans une dissertation comme celle-ci. Il faut bien faire attention si la suppression des règles ne tient pas à la conception, et si en cherchant à les rappeler on ne porterait pas atteinte au fœtus ; si la femme a quelqu'un des organes, tels que le poumon, l'estomac, disposés à l'inflammation, il peut se déclarer une phlegmasie de ces viscères, dont la guérison ne pourra être obtenue que par la réapparition des menstrues. Souvent une phlegmasie, qui se déclare dans un point quelconque, devient elle-même cause d'aménorrhée, et c'est de la guérison de la phlegmasie que dépend le retour des règles ; c'est cette influence réciproque des menstrues sur les maladies organiques et de celles ci sur les règles qui rend leur observation si importante dans les maladies des femmes. Quelquefois les règles reparaissent spontanément, sans qu'on ait rien employé que des moyens hygiéniques ; d'autres fois leur suppression se prolonge et réclame les secours de l'art, parce que l'organisme s'en trouve plus ou moins profondément affecté.

Chez les femmes fortes et pléthoriques, en premier lieu je mets la saignée, qui produit, comme dans les cas analogues de dysménor-

rhée, des effets bien marqués; elle doit être pratiquée au bras. On trouve dans *Rivière* l'observation d'une femme chez laquelle la saignée du pied faisait disparaître les règles, et celle du bras les sollicitait. Une nourriture végétale, des boissons émollientes, la tranquilité physique et morale, doivent amener la cessation des accidens et l'éruption du sang. Si ces moyens ne suffisaient pas, des frictions sur le ventre, des injections de vapeur aromatique deviendraient nécessaires pour solliciter l'écoulement sanguin. M. *Lisfranc* a cité plusieurs fois des exemples de femmes dont on avait amputé le col de l'utérus, et chez lesquelles l'application du nitrate d'argent à la surface du col provoquait l'éruption des menstrues d'une manière assez régulièrement la même pour avoir mérité d'être observée.

Mais chez les femmes faibles et délicates ou d'une constitution lymphatique très-prononcée, c'est à une médication plus énergique et plus long-temps prolongée qu'il faut avoir recours. Parmi les moyens que l'on tire de l'hygiène, une nourriture saine et succulente, que l'on peut même rendre riche; un exercice réglé en plein air par un beau temps; l'usage de l'eau ferrée, joint à celui de vin généreux, doivent certainement influer sur une constitution molle, ou chez une femme qui, par la maladie, le chagrin ou les privations a, comme on le dit vulgairement, le sang appauvri. Si l'aménorrhée se prolonge d'avantage, il faut employer des médicamens internes et tous presque toujours choisis dans la classe des excitans et des toniques. Les quinquina, simarouba, gnassia, la gentiane, le safran, la canelle, l'absinthe, l'armoise, enfin la rhue et la sabine; parmi les subsances minérales, le fer et ses différentes préparations, la plus simple est la limaille de fer; viennent ensuite les différens oxydes, les carbonates et les sulfates, les eaux ferrugineuses, le vin martial ou chalybé, les tartrates; une préparation connue est celle des boules dites de Nancy, composées de limaille de fer et de tartrate acidule de potasse réunis en pâte.

Le fer, médicament recommandable par son action bien évidemment tonique sur le système utérin, et par l'heureuse influence qu'il exerce sur l'hématose, est un des remèdes les plus précieux. On re-

marque ici un effet bien différent, puisqu'il agit avantageusement dans la ménorrhagie et l'aménorrhée ; mais son impression ne doit pas pour cela être regardée comme différente dans le premier cas (*hémorrhagie passive*) ; il excite la contractilité du système utérin, et donne aux vaisseaux la force de retenir le sang. Dans le cas d'aménorrhée par anémie ou faiblesse de tout le système, il ranime la circulation utérine, et provoque la pléthore locale nécessaire pour l'accomplissement du phénomène.

C'est ici l'occasion de parler des hémorrhagies supplémentaires, qui tantôt se font par des surfaces sur lesquelles elles se montrent habituellement, ou bien dans des endroits tout à fait insolites, et dont il existe mille exemples ; tantôt une hémoptisie, une épistaxis, une hématémèse, suppléent à la menstruation ; mais on sent qu'elle ne peut pas remplir le même objet, ou, au moins, si l'écoulement est aussi abondant et soulage la malade, ce n'est pas sans préjudice pour la surface muqueuse, à la surface de laquelle elle a lieu. Quant aux hémorrhagies plus ou moins insolites, dont j'ai parlé, c'est par le mamelon qu'il s'est fait une exsudation sanguinolente, la conjonctive palpébrale, le grand angle de l'œil, le conduit auditif, des hémorrhoïdes, d'anciennes cicatrices, la peau du sommet de la tête, des doigts, de la joue, comme la femme dont *L. Mercatus* cite l'observation. J'ai oublié, lorsque j'ai parlé de quelques cas de menstruation apparente chez des hommes, de parler d'une observation qui m'est propre ; elle concerne un jeune Alsacien d'un tempérament sanguin, excessivement prononcé, que j'ai connu âgé de dix-neuf ans, et sujet à des épitaxis et flux hémorrhoïdaux fréquens. Lorsque, par quelques circonstances, ces écoulemens naturels n'avaient point lieu, il se faisait, non pas *mensuellement*, mais au bout d'un certain temps, une exsudation sanguine à la racine des ongles, et qui paraissait venir de la matrice même de l'ongle. Elle occupait plusieurs doigts des deux mains, et durait huit à dix heures. Je l'ai vu une fois, et il était obligé d'absterger le sang, qui ne coulait pas très-abondamment, mais assez pour nécessiter d'être essuyé souvent, et pour mouiller un mouchoir et

plus. On a de pareils exemples d'exsudation sanguine par l'alvéole d'une dent arrachée, par un ulcère. (Voy. d'Édimbourg.) En voilà suffisamment pour ces circonstances qu'il ne fallait que mentionner.

Dans l'exposé des phénomènes et des maladies relatives à la menstruation, j'aurais été trop bref et inexacte, si j'avais eu l'intention de présenter un traité ayant en vue une utilité quelconque, et j'en ai trop mis peut-être pour ce qui convient à une dissertation inaugurale. J'avouerai, pour mon excuse, qu'après avoir étudié et examiné les phénomènes physiologiques de la menstruation, j'ai été entraîné, par un sentiment puissant et plausible, l'humanité, à examiner les désordres qu'elle cause chez une partie si intéressante, à tant d'égards, de notre espèce ; on verra, par la nature de ce travail, qu'aucune vue nouvelle n'a été présentée ni en physiologie ni en pathologie. C'est une sorte de profession de foi, un exposé des principes que j'ai admis pour ma pratique future; en un mot, c'est mon opinion médicale sur le sujet de pathologie que je viens de traiter, que je soumets au jugement des savans maîtres de notre École. Le sujet m'a paru intéressant, à raison des individus qu'il concerne ; ces êtres, le mobile de toutes nos actions, et qui, par leur position sociale, ont leur part si forte de peines et de souffrances de toute espèce, méritent des soins d'autant plus attentifs, que leur faiblesse, au physique comme au moral, les expose à des atteintes plus fréquentes et plus profondes. Les ouvrages scientifiques et littéraires des *Roussel*, *Buffon*, *Virey*, *Legouvé*, *Ségur*, etc., consacrés à célébrer mille vertus et à blâmer quelques travers, prouvent quels droits les femmes ont à nos égards et nos soins. Les épigraphes que j'ai tirées des œuvres d'*Hippocrate* et de *Vanhelmont* attestent que, chez les femmes, la menstruation a été regardée de tout temps comme le pivot de l'existence. Quant au reproche qu'on pourrait m'adresser de n'avoir exposé que ce qui est connu depuis long-temps, j'ai pour égide l'épigraphe française que j'ai extraite, à dessein, des ouvrages d'un des grand peintres de la nature.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

(*edente* PARISET).

I.

Mensibus copiosioribus prodeuntibus, morbi contingunt : non prodeuntibus, ab utero fiunt morbi. *Sect.* 5, *aph.* 57.

II.

Frigidum inimicum ossibus, dentibus, nervis, cerebro, spinali medullæ: calidum verò utile. *Ibid.*, *aph.* 18.

III.

Hydropicis ulcera in corpore orta non facilè sanantur. *Sect.* 6, *aph.* 8.

IV.

Ex osse ægrotante caro livida, malum. *Sect* 7, *aph.* 2.

V.

Erysipelas foris quidem intrò verti, non bonum : intùs verò foràs, bonum. *Sect.* 6, *aph.* 25.

VI.

Ad extremos morbos, extrema remedia exquisitè optima. *Sect.* 1, *aph.* 6.